

Mon voyage en Prusse, par le Marquis de Langle

Francois Labbé

► **To cite this version:**

Francois Labbé. Mon voyage en Prusse, par le Marquis de Langle. Éditions Complicités. Le marquis de Langle, Sébastien Jérôme Charlemagne Fleuriot de Langle (1752-1807), Un neveu de Rameau breton, Éditions Complicités, 2020, Le marquis de Langle, Sébastien Jérôme Charlemagne Fleuriot de Langle (1752-1807), Un neveu de Rameau breton, 9782351202814. hal-03097082

HAL Id: hal-03097082

<https://hal.univ-brest.fr/hal-03097082>

Submitted on 5 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La mort de Frédéric II, les *Fredericanae* et *Mon voyage en Prusse, ou Mémoires secrets sur Frédéric-le-Grand et la Cour de Berlin*, par le Marquis de Langle¹

Par François Labbé

On le sait, à la mort de Frédéric II, une foule d'auteurs rassemblent les notes prises au cours de la vie du souverain ou/et compilent les recueils d'anecdotes, les œuvres du roi, interrogent les témoins... Chacun pense qu'un livre sur le royal disparu trouvera aisément un public et la vogue des inonde le marché du livre dans les pays allemands, mais aussi en Europe.

Certains de ces ouvrages sont sérieux, mais nombreux sont ceux qui ne cherchent qu'à profiter de l'événement et qui ne font que ressasser ce que tout le monde sait déjà².

Depuis 1782 au moins, on attendait en effet la fin de ce règne trop long. Le roi était aussi très discuté dans cette Prusse qui s'affirmait et dans cette Allemagne qui était loin de voir en sa personne le héros que l'historiographie germanique fera de lui par la suite.

Les témoignages prussiens et allemands d'auteurs et de personnalités n'appartenant pas à la Colonie ou aux milieux huguenots sont en effet généralement ambivalents voire négatifs, tandis que la minorité francophone/francophile est beaucoup plus positive. Ainsi la *Gazette littéraire de Berlin*, porte-parole éclairé du Refuge, publiera-t-elle de très nombreux textes louangeurs sur le grand roi et sur le philosophe lorsqu'il viendra à disparaître. Le 11 septembre 1786, un lecteur de la *Gazette* affirme qu'un tel génie ne peut se contenter d'éloges traditionnels et il demande aux *savants* d'« en prendre une part » : Möllendorf célébrerait le capitaine, Cramer le législateur, Lucchesini l'homme de lettres, Hertzberg le politique et le roi... En août, les lecteurs peuvent lire *l'Ode sur la mort de Frédéric II* de Sarrauton (le 28). Un texte du marquis de Fulvy paraît dans les semaines qui suivent (9 octobre 1786), son : *Poème aux politiques effrayés par la mort de Frédéric* dans lequel il souligne l'importance de la perte, mais marque une grande confiance dans l'avenir et dans le nouveau roi : le roi est mort, vive le roi³!

¹ Cet article s'appuie sur un chapitre de l'étude parue en 2019 *Le Marquis de Langle*, Éditions Complicités, Paris.

² En plus des œuvres citées, les auteurs suivants sacrifient à ce sujet : Fischer (Professeur à Halle), Hammersdorf, Büsching, Bourdais, Denina, Archenholz, Warnery, Hordt, La Motte-Fouqué, et surtout de Guibert, sans oublier Nicolai ou Mirabeau. En France, les « Frédéricana », comme celles de Cousin Jacques, se multiplient, pillant souvent les ouvrages de Laveaux et les *Œuvres posthumes* !

³ Dans le numéro suivant, les lecteurs découvrent un autre poème de circonstance (le 16 octobre 1786) par Charles Milon, un journaliste liégeois, puis sa *Nouvelle ode à Frédéric* (29 novembre). La *Gazette* rapporte également les circonstances de la loge de deuil organisée par les frères de la Royale Yorck, dernier salut rendu au roi un temps franc-maçon et protecteur (distant) de la loge (27 novembre). Par la suite, jusqu'à la fin de l'année, on disserte sur deux monuments consacrés à Frédéric II et à son successeur Frédéric-Guillaume II ; on imprime par ailleurs le commentaire d'une gravure de Cunningham (membre de la Royale Yorck) consacrée aux exploits de souverain disparu (16 novembre 1786). L'année suivante verra les commémorations se poursuivre. Le 22 janvier 1787, les cérémonies en l'honneur du feu roi à Neuchâtel sont au centre d'un article. Un lecteur réclame, le 29 janvier 1787, les vers écrits jadis par Frédéric II à Baculard d'Arnaud qui venait alors de publier son *Epître à Manon*. Ils paraîtront le 5 février, ainsi que la réponse que ce dernier fit au souverain. Cet échange philosophique et littéraire est précédé par des vers de Voltaire à Frédéric à propos de sa lettre à d'Arnaud (29 janvier 1787, 2 suites). Les nouvelles de l'Académie où l'on vient de lire l'avant-propos à *l'Histoire de mon temps* fournissent de la copie sur le grand homme disparu (2 suites, 9 pages, rédaction de 1746, le 23 avril 1787), tout comme le *Mémoire* de Denina sur *Les progrès de la littérature allemande sous Frédéric II*, dont les 3 suites que publie la *Gazette* sont plutôt à la gloire de celui que bien des Allemands commencent à désigner comme le souverain idéal d'une Allemagne moderne qui doit naître (à partir du 5 février 1787). Dans le même sens paraissent des échos du *Discours* de Formey prononcé à l'Académie (12 février) et celui de Hertzberg sur la dernière année du règne de Frédéric II (5 extraits à partir du 19 mars 1787, 13 pages), qui, en plus d'un bilan flatteur et d'une image d'un souverain très « allemand », annonce les parutions de *l'Histoire de mon temps* et de *l'Histoire de Frédéric II*. On imprime alors l'avant-propos de *l'Histoire de Frédéric II* composé en 1746 en tête du premier manuscrit et la version de 1775, afin, nous dit le rédacteur, que les amateurs comparent l'évolution de la pensée du roi-philosophe (23 avril). Enfin, paraissent une lettre sur les circonstances de la mort du roi (11 septembre 1787) et une autre lettre, du baron de Servières, Voltaire à Frédéric II, du 24 mai 1750, de Potsdam, puis une poésie traduite de l'allemand sur Frédéric, *l'Éloge de Frédéric II* par M. Laureau, dont la qualité serait telle qu'on la gratifie de 6 suites (29 octobre 1787). En 1787, une loge funèbre des francs-maçons de la Royale Yorck répétera le geste de la loge de deuil, mais avec une solennité plus voyante, dont la *Gazette* se fera amplement l'écho (29 octobre 1787). Les Allemands sont plus partagés : la foule des courtisans qui pleurent certes la disparition du Grand Frédéric, mais aussi les intellectuels de l'Aufklärung qui, ne déniaient pas en général une certaine valeur à l'homme d'état, sont peu favorables au chef militaire, à l'écrivain et à celui qui, au moins jusqu'à la fin des années 1770, a accordé peu de crédit aux lettres allemandes. L'Académie propose un double prix pour un éloge du souverain en français et en allemand (9 février 1788)...

Dans cette quantité d'ouvrages, celui de Jean-Charles Laveaux (1749-1827) est notable. Ce dernier eut, il est vrai, l'éminent avantage d'avoir été distingué, même s'il ne fut jamais reçu à Potsdam, par le roi qui lui attribua tout de même le titre de « Professeur Royal » pour donner plus de poids à la réforme du français à Berlin qu'il souhaitait et que ce jeune pédagogue venu de Bâle après avoir fui son cloître en France lui proposait⁴.

Lorsque le pasteur Formey publie ses *Souvenirs d'un citoyen* dans lesquels il se montre très critique du souverain récemment disparu, Laveaux saisit la balle au bond pour prendre la défense de ce dernier. Il est alors en poste à Stuttgart, à l'Université Caroline, où il met en place un plan de réforme des études du français. Il lit le livre « avec avidité », mais est profondément étonné de n'y découvrir que des « injures et des diffamations adressées à des personnages célèbres », dont Formey n'aurait reçu que des bienfaits. Le pasteur en effet profite de ces souvenirs pour régler un certain nombre de comptes avec des confrères en littérature comme d'Alembert, Rousseau ou l'abbé Raynal, mais aussi avec son roi. « Chaque page augmentait mon indignation et je ne pus m'empêcher de prendre la plume pour réfuter ce monstrueux ouvrage, dernier effort d'une méchanceté expirante », explique alors Laveaux, désireux de venger des hommes de lettres qu'il apprécie et Frédéric qu'il admire comme souverain et philosophe.

Il va non seulement dénoncer ce qu'il considère être les mensonges du pasteur, mais encore chercher à en prouver toute la vilénie, toute l'hypocrisie en mettant en parallèle les principes que clament l'auteur du *Philosophe chrétien* et ses médisances⁵. Le premier chapitre, consacré à Frédéric II, en montre la grandeur, la mansuétude, la générosité, l'indulgence qu'il a eue envers des personnages aussi irrespectueux que ce pasteur fort ingrat. Il s'élève contre ce qu'il considère n'être qu'une satire railleuse, et dénonce vigoureusement le mensonge envers un homme qui fit « l'admiration de l'univers ». Il rejette les accusations d'athéisme, l'affirmation que « Les ouvrages de Frédéric II contiendraient le poison le plus dangereux », qu'il serait un mauvais poète, enfin le « dévastateur barbare qui versa des torrents de sang humain »...

En fin d'article, il prononce une condamnation morale : « Vous avez promis dans votre avant-propos de *ne rien dire au désavantage de qui que ce soit* et vous vous efforcez de peindre Frédéric comme *un ignorant sans goût et sans esprit*, comme *un plagiaire*, comme un *empoisonneur des âmes*, comme *un athée*, comme *un barbare qui s'est vautré dans le sang et qui a couvert l'Europe de maux de toute espèce* ! Qu'aurait dit de plus un satirique enragé !

Ô Frédéric ! Voilà donc l'oraison funèbre, voilà l'éloge que te préparait le secrétaire de ton académie ! Et puis donnez à ces gens-là des pensions et du vin de champagne ! »

Lorsqu'il écrit ces lignes, il a terminé ce qui sera son grand succès éditorial paru à partir de 1787, sa *Vie de Frédéric II roi de Prusse*. En effet, à partir de 1786, il profite de ses relations berlinoises (il a été assez lié à Henri de Catt) et des documents qu'il a pu assembler pour rédiger cette œuvre qui commence à paraître en 1787 à Strasbourg, chez le libraire Treuttel (4 tomes – 3000 exemplaires vendus rapidement), suivie d'une seconde édition puis d'une troisième avec pièces justificatives et corrections, lancée dès 1787 et dont le 7^e tome sortira en 1789, car il a tenu compte des critiques allemandes qui ont été faites⁶. Charles Eugène l'encourage d'ailleurs dans ce travail, lui qui a été éduqué à la cour du jeune Frédéric II.

4 On se reportera à l'ouvrage de François Labbé, *Jean Charles Laveaux (1749-1827), un Aventurier littéraire*, Champion, Paris, 2018.

5 *Frédéric II, Voltaire, Jean-Jacques, d'Alembert et l'Académie de Berlin vengés du secrétaire perpétuel de cette académie, ou M. Formey peint par lui-même*, Paris, Strasbourg, 1789. de Voltaire, de Jean-Jacques, de d'Alembert...

6 Denina sera en particulier très sévère. Il se gaussera de ses erreurs. Le tome 5 (Titre annoncé : Lettres servant de supplément et de correctif au précédent ouvrage) paraît en 1789. L'Avant-Propos reconnaît la précipitation des premiers tomes et le manque de recul responsable d'inexactitudes. Il répond avec ces suppléments à « plusieurs personnes de considération » qui lui ont adressé corrections et suggestions. Ce tome est composé de lettres écrites par Laveaux résumant et racontant certains épisodes de la vie du roi, reprenant des erreurs faites auparavant, avec des « pièces jointes » : lettres ou fragments de lettres de Frédéric, documents authentiques divers.

La première édition est imprimée avec privilège du roi et est dédiée à Maximilien Joseph de Deux-Ponts par « Treuttel, Conseiller de cour ». Une courte préface explique qu'on n'a pas voulu donner un livre d'histoire, parce que les temps ne sont pas encore venus, mais une « vie », ce qui explique la place faite aux anecdotes, aux détails. L'auteur a seulement eu l'ambition de « rassembler » tout ce qui est éparé, « fournir d'amples matériaux » tout en s'autorisant quelques jugements qui n'ont qu'une valeur personnelle, « la manière dont nous avons vu, et dont nous voyons les choses ». Il affirme également redresser quelques erreurs qui courent le monde à propos de Frédéric en s'appuyant, lui, sur des documents originaux. S'il a choisi l'anonymat (première édition), ce n'est pas pour se soustraire à ses responsabilités : si on lui demande les preuves, il les fournira. Il s'est appuyé sur un corpus de 300 à 400 ouvrages et documents et, caution scientifique, donne d'ailleurs la liste des principaux à la suite de cette préface.

L'entregent de Treuttel aidant, les rééditions se succédant, chaque fois « augmentées », c'est un véritable succès de librairie que renforcent les éditions de poche pour ceux qui n'ont pas les moyens de se procurer tous les volumes. Ce succès s'explique par plusieurs raisons. Tout d'abord par la célébrité de l'auteur en Allemagne où même les intellectuels allemands peu favorables aux influences françaises voire critiques d'un prétendu génie français voient en lui une exception : ce Français est loin d'être un petit-maître ou un esprit superficiel, c'est un grammairien et un pédagogue rigoureux, capable aussi d'apprécier la littérature allemande, voire de la traduire et de produire lui-même de bons ouvrages de littérature. Ensuite, sa *Vie* est certainement, malgré le peu de recul, un des meilleurs ouvrages du temps, bien référencé, précis, agréable à lire, même si le parti pris de l'auteur pour le souverain est discuté et discuté.

Enfin, le libraire Treuttel, parfaitement bilingue et aussi à l'aise en France que dans les pays allemands, où il a ses entrées, s'y entend à commercialiser cette œuvre.

Il est d'ailleurs curieux de voir que les Français du Refuge, par l'intermédiaire de la *Gazette littéraire*, admirateurs s'il en est de ce roi qu'ils tiennent à croire francophile, se montrent peu favorables au livre de Laveaux qui partage (avec des nuances, il est vrai) les mêmes idées⁷.

Les Allemands seront partagés devant la manière d'écrire l'histoire qu'a ce Français qui s'est frotté aux habitudes germaniques⁸. La publication de trop d'anecdotes, d'affirmations apparemment gratuites ou invérifiables, les gêne et ils sont souvent réticents face à cette *Vie de Frédéric II* un peu hagiographique mais qui connaît un tel succès.

Si Nicolai, dans ses *Anekdoten von Friedrich dem II.* (Berlin, Stettin, 1790) ou dans son *Allgemeine Deutsche Bibliothek* est sévère vis-à-vis d'un travail qui, pour lui, n'est qu'un exemple de la légèreté française, du dilettantisme qu'il reproche à l'auteur⁹, l'*Allgemeine Literatur-Zeitung* est pour sa part plutôt positive même si le journaliste déplore la mauvaise orthographe des noms allemands et le fait que l'auteur aurait écrit pour les Français, comme le montrerait son approche (peu *scientifique*) de l'histoire. Mais il pense qu'il sera toujours intéressant à un Allemand et surtout à un Prussien de saisir le regard porté par un Français sur ce héros. Enfin et surtout, on remarque avec satisfaction que l'auteur n'hésite pas à louer le roi, certaines de ses réalisations et à déprécier ce qui se fait parallèlement en France.

Quelques années plus tard, un important philosophe, l'auteur du très célèbre *Über die bürgerliche Verbesserung der Juden* (traduit par Bernoulli – avec l'aide de Laveaux ? – *De la Réforme politique des Juifs*, 1781), Christian Conrad Wilhelm von Dohm, saura faire la part des choses dans ses *Souvenirs*¹⁰ :

« Il (Laveaux) fut engagé auprès de l'Académie Militaire de Stuttgart. C'est là qu'il écrivit, dès la mort du souverain, cette *Vie* qui, selon ses propres déclarations n'est en rien une histoire complète, mais une collection de faits marquants que l'on trouve dispersés dans de très nombreux écrits allemands peu connus de l'étranger. Ce but,

⁷ Il faut dire que Laveaux n'a ménagé dans ses pamphlets et contes moraux, ni les pasteurs, ni les académiciens, ni certains bourgeois ni le rédacteur principal de la *Gazette littéraire de Berlin*, Claude-Étienne Le Bauld-de-Nans. Il s'opposera en particulier à ce dernier dans une querelle du bon français qui défrayera la chronique pendant plusieurs années. Voir : F. Labbé, *Berlin, le Paris de l'Allemagne*, Orizons, Paris, 2011 et l'ouvrage cité plus haut sur Jean-Charles Laveaux.

⁸ À Berlin, l'abbé Raynal insistera davantage sur la nécessité d'écrire une histoire intéressante, fascinant le lecteur. La qualité littéraire serait selon lui le premier critère. Un lourd appareil scientifique desservirait l'histoire. C'est ainsi qu'il conseille les pasteurs Erman et Reclam (cf. V. Rosen-Prest, op. cit.). Laveaux semble avoir retenu ses leçons.

⁹ Nicolai, grand connaisseur et observateur de Frédéric, cite un certain nombre d'erreurs commises. Il en veut surtout à ce Français, à la réputation discutée, dit-il, d'avoir écrit, précipitamment, ce livre. Dans une lettre à Christian Friedrich von Blanckenburg du 2 novembre 1791, il en parle encore comme de « un brouet méprisable plein de mensonges » !

¹⁰ *Denkwürdigkeiten meiner Zeit*, op. cit. volume 5.

en lui-même, était digne d'éloge et son accomplissement ne l'est pas moins. La Veaux raconte avec ordre et goût, d'une écriture agréable et plaisante ces moments et il a comblé les lacunes avec des documents choisis avec raison. Il sent la grandeur de son héros, et sa description simple fait partager un tel sentiment. Il développe les avantages du règne de Frédéric, met en valeur avec justice ses grandes qualités sans dissimuler ses faiblesses et ses erreurs. Il a parfaitement su utiliser les sources qui étaient encore disponibles (la plupart d'entre elles, tout comme de nombreux écrits du roi, n'étaient pas encore imprimés). Il n'était pas possible d'exiger plus de lui. Comme il n'a jamais été proche du roi, jamais été à son service et qu'il n'a jamais eu accès aux manuscrits, il n'était pas possible d'attendre de lui des développements nouveaux, et comme, en plus, lorsqu'il écrivait ce livre, il se trouvait éloigné des états prussiens, il n'était pas en état de pouvoir effectuer de nouvelles recherches pour s'assurer de la véracité de certains faits. Cependant, un lecteur attentif ne peut manquer de remarquer que l'auteur comprend mieux la langue allemande que la plupart de ses compatriotes et qu'il a bien connu les lieux où se déroule son histoire. Cependant, que quelques inexactitudes se soient glissées dans sa narration, que quelques anecdotes aient été inexactement rapportées voire déformées, est tout à fait naturel et même excusable au vu de la situation dans laquelle l'auteur se trouvait. En dépit de toutes ces fautes, ce livre est un des meilleurs qui ait été écrit sur Frédéric. Pour s'en convaincre, il n'est que de comparer avec la *Vie* écrite par Fischer, mentionnée plus haut (n° 12). Il est de notre devoir de faire ces remarques, car le livre de la Veaux, à peine paru, a été très injustement déprécié. Au moins tant que les Allemands n'auront pas donné une histoire complète de ce grand roi, digne de faire honneur aux lettres du pays, ils n'avaient qu'à recevoir avec respect et reconnaissance cet essai d'un étranger et n'en corriger les erreurs qui s'y sont glissées qu'avec beaucoup d'indulgence. Or, tout au contraire, presque chaque ouvrage d'un étranger sur le roi a été accueilli en Allemagne avec dérision et exagération des défauts qu'on y a trouvés. Ce fut le cas également pour l'ouvrage de la Veaux. L'hostilité contre lui qui régnait à Berlin, pour les raisons susdites, poussa naturellement à la réception négative de son livre. À ce propos, Nicolai se montra particulièrement actif, lui qui n'a jamais apprécié quand des étrangers écrivaient sur la Prusse ou sur Frédéric. Il ne s'est pas contenté de dénoncer et d'exagérer maintes erreurs historiques, il traitait Laveaux d'écrivain lamentable qui s'est donné malignement pour but de défigurer l'histoire de Frédéric. Ceci est à l'évidence inexact et injuste. Il faut excuser les erreurs qui s'y sont glissées, mais l'ensemble est sérieux et digne. Nous n'avons jamais trouvé de jugement faux ou absurde. La Veaux n'est ni courtisan ni médisant ; il n'y a donc aucune raison de penser qu'il ait voulu déformer la vérité. Les blâmes qui s'abattirent sur lui poussèrent La Veaux à défendre son œuvre contre ses adversaires et à apporter les justifications nécessaires là où elles semblaient nécessaires. Ce qu'il fit dans :

Lettres sur Frédéric II ouvrage destiné à servir de supplément et de correctif à la *Vie de Frédéric II*, 3 tomes, parus ensuite comme les tomes IV, V et VI de la *Vie de Frédéric*. Cette continuation contient, elle aussi, de bonnes choses et des justifications utiles, ce que Nicolai en personne reconnut, Les critiques négatives n'ont pas empêché le livre de La Veaux d'être beaucoup lu : il a eu plusieurs éditions. »¹¹

La position médiane, entre ceux qui, comme Friedrich Nicolai, rejettent violemment la *Vie de Frédéric II* et ceux qui y trouvent de l'intérêt, est résumée par ce qu'en dit Friedrich Karl Gottlob Hirsching (1762-1800) : « Elle contient de nombreuses et bonnes anecdotes ; mais cette histoire n'est pas pragmatique. »¹²

En France, où, malgré les propositions et les ouvrages de Voltaire, l'Histoire reste en grande partie anecdotique ou événementielle, la réception du livre est satisfaisante. Il en va de même dans toute l'Europe. Denina en souligne le grand débit et il faut bien reconnaître qu'il s'agit pour l'éditeur Treuttel, avant tout d'une opération commerciale. Il publie même, pour ceux qui ne peuvent acquérir l'ensemble des volumes, cette même année 1788, des condensés comme ce livret de 128 pages, les *Traits caractéristiques et anecdotes de la vie de Frédéric II*, par J.-C. Laveaux.

Le seul obstacle à une plus large et plus longue diffusion en France est l'imminence des événements révolutionnaires, mais les tirages sont tout de même importants et tous les libraires d'Europe (et des États-Unis) le proposent. Les publications de Laveaux sur le roi de Prusse seront, par la suite, citées par tous les historiens, au XIX^e siècle voire au XX^e encore¹³.

¹¹ Dohm n'a pas été le seul à avoir cette opinion mesurée. Dès la parution, des lecteurs lui accordent leur suffrage, comme la correspondance du chancelier Ring avec Laveaux le prouve.

¹² *Historisch-literarisches Handbuch berühmter und denkwürdiger Personen*, volume 2, numéro 1, p. 321, 1795.

¹³ Voir par exemple le *Journal encyclopédique* en rend compte (février puis en mars 1788). Il serait difficile de trouver dans l'histoire un homme aussi extraordinaire que Frédéric II. Né avec le goût des plaisirs, la soif de la gloire subjuguait dans son cœur toutes les autres passions et en fit le plus grand homme de son siècle. Il n'est aucune espèce de gloire à laquelle il n'ait su atteindre. Simple dans ses mœurs, fidèle dans ses liaisons, ami des sciences et des arts qu'il cultivait avec succès, créateur de l'art militaire, intrépide dans les combats, réunissant dans les plus grands dangers tout le feu de l'héroïsme au sang-froid de la réflexion ; inébranlable dans les revers,

S'il fallait une dernière preuve de l'intérêt que porte le public à l'ouvrage de Laveaux, ce pourrait être l'attitude du jeune Bonaparte. Il continue à Paris les lectures d'ouvrages historiques commencées à Brienne et de nombreuses notes de lecture en 1789 concernent la *Vie de Frédéric II* (édition 1787), particulièrement la description des alliances diplomatiques et la tactique militaire¹⁴.

À côté de ce succès de librairie, à côté aussi de celui l'*Éloge du roi de Prusse : par l'auteur de l'Essai général de tactique*, Londres, 1787 (Jacques-Antoine-Hippolyte de Guibert, 1743-1790), il est un autre ouvrage totalement oublié des chercheurs qui se sont penchés sur cette littérature consacrée au despote prussien, le livre du Marquis de Langle, *Mon Voyage en Prusse*. Il est vrai qu'il paraît quasiment vingt années plus tard alors que l'image de la Prusse et des Prussiens a bien changé.

Ce marquis prétendu était alors encore bien connu des Français voire des Européens. Il avait publié avec fracas avant la Révolution un *Voyage de Figaro en Espagne* (1785) qui, sous différents titres et rééditions, avait eu un succès considérable, en raison certes de qualités intrinsèques¹⁵, mais aussi parce qu'il avait eu l'avantage (!) d'être condamné par la voix et la plume du Chancelier Séguier, brûlé par la main du bourreau, le roi de France donnant raison au courroux de son cousin le roi d'Espagne et de ses ministres Florida Blanca et Aranda, furieux de voir, après l'article calamiteux de Masson de Morvilliers dans l'*Encyclopédie Méthodique*, leur pays, à leur avis, une nouvelle fois diffamé.

Ce personnage haut en couleur avait usurpé ce titre de marquis qui était devenu son nom de plume. Puîné d'une famille de bonne noblesse bretonne, né à Dinan, Sébastien Jérôme Charlemagne Fleuriot de Langle (1752-1807), après des études à l'École Militaire Royale avait dû quitter l'armée à la suite des réformes menées par le ministre Saint-Germain. Il avait ensuite mené la vie assez habituelle des cadets de familles aristocratiques sans emploi militaire, dépensant sans compter ses revenus en France et en Europe, à Paris certes, mais aussi à Spa, Liège, Aix-la Chapelle ou Berlin. Cette inconduite notoire avait poussé son père à réclamer pour lui une lettre de cachet qui fut suivie de son arrestation, de sa fuite en Espagne puis en Suisse, de sa rencontre avec les milieux littéraires de Genève et des environs, de ses relations avec Louis-Sébastien Mercier, alors réfugié dans ce pays, et de sa décision de se lancer dans la littérature pour pallier l'inflexibilité d'un père, lui-même dépensier et prodigieusement avare.

Ses différents *Mémoires* publiés pour prouver son innocence et la méchanceté paternelle, la lettre de cachet, une probable incarcération, une fuite rocambolesque..., tout cela le rapprochait d'un autre fils de famille génial et maltraité par les siens, Mirabeau, dont le public plaignait le sort et admirait la volonté. Le marquis de Langle ne manqua pas de rappeler et de profiter de ce rapprochement : il était un nouveau Mirabeau, une victime de la dureté de ces pères qui osent se targuer d'être *ami (s) des hommes* alors qu'ils sont les bourreaux de leurs enfants ! Il y ajouta le charme de ce qui allait devenir la bohème littéraire : sa vie ne serait plus qu'une succession de demi-succès littéraires et d'échecs cuisants, de vente au plus pressé de ses manuscrits, de tentative de les faire réimprimer contre monnaie sonnante et trébuchante à d'autres éditeurs, de fraudes, de quête du scandale pour mieux se vendre... Tout cet argent vite et mal gagné aussi mal et vite dépensé : le jeu, les femmes, la grande vie et la rue¹⁶...

inépuisable dans les ressources, maître des événements par l'ascendant de ses lumières et de sa sagesse, plus actif dans la paix que d'autres au milieu des troubles et des dangers de la guerre [...].

En avril 1788, l'*Esprit des Journaux* (reprenant l'article qui vient de paraître dans le *Journal de Paris* et dans le *Journal général de France*) en fournit à son tour une recension, soulignant le projet de l'auteur : ne pas écrire l'« histoire » (il est encore trop tôt) mais « rassembler en un corps d'ouvrage tout ce qu'on a écrit de plus marquant sur cet homme extraordinaire ».

¹⁴ Philippe Bourdin, « Rêves d'empire chez Bonaparte. Construction intellectuelle d'un modèle politique », in : L'Empire avant l'Empire, état d'une notion au XVIII^e siècle, *Cahiers du Centre d'Histoire*, Université Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, n° 17, p. 130.

¹⁵ On se reportera à la monographie de F. Labbé, *Le Marquis de Langle, un Neveu de Rameau breton*, Éd. Complicités, Paris, 2020.

¹⁶ Voir : Darnton, Robert, *Bohème littéraire et Révolution*, Gallimard, Paris, 2010, et Diderot, Denis, *Le Neveu de Rameau, Rameaus Neffe/ Satire seconde*, éd. Jacques Berschtold et Michel Delon, Fayard, Paris, 2017.

La fin de sa vie sera marquée par la misère et les tentatives sans cesse récurrentes de faire republier ses succès « améliorés », « augmentés », de faire paraître des recueils de nouvelles ou d'anecdotes, voire de recettes médicinales, pillées à droite et à gauche, manuscrits vite brochés, élaborés à la va-vite, rapidement cédés pour quelques sous à des éditeurs peu scrupuleux...

Il rencontre sous l'Empire un de ces éditeurs industriels, Fréchet, un libraire propriétaire d'un cabinet de lecture bien achalandé, éditeur du *Glaneur littéraire*, qui va monter avec lui quelques coups éditoriaux¹⁷.

Chez Fréchet, il donne entre autres au public un livre qui est, mais pour une faible part, une resucée des *Fredericanae*, de Mirabeau et de Jean-Charles Laveaux (qu'il tient en peu d'estime dans son *Paris Littéraire*), mais qui n'est ni sans esprit ni sans remarques originales. Il s'agit de *Mon voyage en Prusse, ou Mémoires secrets sur Frédéric-le-Grand et la Cour de Berlin* (1807)¹⁸.

Sébastien Jérôme, après la suppression de son régiment, début 1775, sillonne l'Europe du Nord, à la recherche probablement d'un emploi durable dans l'une des innombrables principautés et royaumes allemands, comme le font alors tant de Français en mal de carrière ou d'une vie nouvelle. Il va déjà tenter sa fortune dans la littérature sachant que c'est là une clef pour obtenir la protection de tel ou tel prince. En juin 1775, il s'est dirigé vers Berlin où son père a été prisonnier deux ans et a des relations, Berlin la capitale de la Prusse, le royaume de Frédéric II alors en pleine gloire militaire et philosophique. Il aurait eu une lettre de recommandation pour le baron de Pöllnitz, « ami particulier » de son père, mais cette recommandation ne lui servit à rien car Pöllnitz venait de mourir. Après avoir été victime d'un vol, il quitte son premier appartement, Brüderstrasse, au cœur de la vieille ville, pour l'ancien appartement de Maupertuis, occupé par celui-ci bien des années auparavant, quand il quitta Potsdam après ses démêlés avec Voltaire, l'appartement où le fondateur de l'Académie prit connaissance de l'*Akakia*¹⁹. Ce séjour berlinois a pu durer. Il est l'auteur d'un prospectus, imprimé dans la *Gazette Littéraire de Berlin* en septembre 1777, d'un livre à paraître signé Chevalier de Langle (Charles Jérôme Fleuriau de Langle (sic) comme l'indiquera ultérieurement le rédacteur) *Voilà ce que je pense*, qui contient, selon l'article (probablement rédigé par lui-même), des réflexions sur la guerre et le système de l'Europe, sur les opinions de Linguet²⁰ à ce propos, sur Franklin, sur la guerre en Amérique, sur les révolutions de Pologne et de Suède, sur le marquis de Pombal, sur la misère, sur la situation faite aux femmes, sur la peine de mort... Il y est aussi annoncé une *Épître aux riches*, une *Épître aux malheureux*, une nouvelle : *Joseph*.

¹⁷ Il republie avec lui une nouvelle version de son sulfureux *Paris Littéraire* déjà reparu en 1801 sous le titre de *L'Alchimiste littéraire, ou décomposition des grands hommes du jour*, avec des augmentations sous le titre ironique de *Nécrologe des auteurs vivants*. Ce livre est annoncé dès fin 1806. En 1807, il se lancera avec cet éditeur dans une suite de la défunte *Bibliothèque des Romains*, les *Mille et une nouvelles*, collaboration fructueuse, qui prendra fin avec sa mort en 1807.

¹⁸ Publié par Fréchet, directeur du *Glaneur littéraire*. Ce journal présente ensuite le livre comme ayant pour auteur Delangle. La page de titre porte : par L.M.D.L.

¹⁹ *Mon Voyage en Prusse*, p. 95. Dans cette rue où se trouvait un monastère bénédictin au XIIIe siècle, au centre du vieux Berlin habitaient alors Andreas Schlüter, Friedrich Nicolai, Georg Jacob Decker, Daniel Chodowiecki, Johann Ernst Gotzkowsky...

²⁰ Dans ses *Observations sur un écrit intitulé "Observations"* (1782), il se défend d'être l'auteur d'une brochure nouvelle, *Linguet ressuscité ou Lettres à Monsieur le Résident de France à Genève*, qui aurait été imprimé à Moudon (Melliate Olivier, libraire à Lausanne) — parue le 19 février 1782. Il affirme qu'on la lui attribue abusivement, mais en même temps il donne le nom du libraire et la date, ce qui fait bien de la publicité à un livre dont on se défend d'être l'auteur ! Cet ouvrage (introuvable) pourrait bien être de lui et faire suite à ce qu'il a voulu publier à Berlin ! Notons que le titre de « chevalier de Langle » du prospectus s'applique parfaitement à Sébastien Jérôme, car ce titre de courtoisie s'attribue au XVIIIe siècle en général au cadet ! La *Gazette littéraire de Berlin* répercute souvent les nouvelles publiées par d'autres journaux, mais en général elle donne (et en premier) en exclusivité les prospectus de livres publiés à Berlin, or cet ouvrage, est-il précisé, devait paraître à Berlin... Voir : F. Labbé, *La Gazette littéraire de Berlin*, Champion, Paris, 2005, et la reproduction du prospectus dans Le marquis de Langle, op. cit. Il est à remarquer qu'un prospectus d'une telle ampleur et en première page est exceptionnel. Francheville, le directeur de la *Gazette*, qui a connu le père du marquis quand il était prisonnier à Berlin, autorise cette exception par amitié.

Ce prospectus annonce un auteur très intéressé par l'actualité, la politique, l'économie, la philosophie et la morale. Il semblerait qu'il s'agisse d'une série d'essais, de réflexions, une façon d'écrire qui lui sera habituelle par la suite. Cet ouvrage proposé par souscription (assez cher – souscription ouverte jusqu'en avril 1778) ne semble pas avoir été publié ou alors seulement pour quelques souscripteurs et il n'en reste pas trace. Toutefois, les thèmes annoncés se retrouveront tous dans les œuvres à venir. Peu après, le jeune homme tente une nouvelle fois sa chance avec un drame en cinq actes publié en 1779 à Berlin chez Fr.-G. Birnstiel, *Émilie*. Cette probable adaptation d'*Emilia Galotti* n'eut aucun succès et ne semble plus exister²¹. Son auteur n'est d'ailleurs plus à Berlin, lorsque le livre est proposé à la foire de Leipzig de 1779.

D'après la préface de son *Voyage en Prusse*, il aurait eu recours à des notes prises lorsqu'il était dans la capitale prussienne²², mais de nombreux articles ne cadrent pas avec cette époque. Il a donc, comme pour son *Voyage en Espagne* certainement utilisé des esquisses et sa mémoire, les complétant par d'autres sources, sans tenir vraiment compte, comme à son habitude de la chronologie.

Cet ouvrage peu connu n'a pas été particulièrement bien reçu du public. Il est vrai qu'avec tous les écrits parus sur ce pays dans les 20 ans qui précèdent *Mon Voyage en Prusse*, le sujet était un peu usé et la situation internationale ne concourrait pas à un intérêt marqué pour ce pays. En 1806, la Prusse déclare, non sans hésiter, la guerre à la France mais l'armée prussienne n'est plus celle de Frédéric et est vite défaite (Iéna et Auerstaedt). Napoléon entre à Berlin tandis que le souverain prussien se replie à Königsberg. En 1807, la Prusse se voit imposé le traité de Tilsit et l'armée prussienne est réduite à 47 000 hommes. Pour les Français, la Prusse est désormais un pays faible et arriéré qui doit procéder à des réformes comme l'abolition du servage en 1807 ou l'autonomie accordée aux villes en 1808. Il n'est plus temps de chanter des mérites prussiens quels qu'ils soient. Cela, le marquis l'a bien compris (probablement conseillé par Fréchet) et il va donner un tableau nuancé de l'ancienne Prusse, celle de Frédéric, montrant en quelque sorte que derrière la fausse gloire du héros se dissimulait un despotisme inacceptable, ou plutôt que, à l'image de Berlin, ce pays agréable et ayant une population potentiellement bonne ne s'est malheureusement déterminé que sous l'influence pernicieuse d'un potentat.

Cependant, le marquis n'a pas écrit un traité. Sa plume s'y refuse. Comme pour son *Voyage en Espagne* ou son *Tableau de la Suisse*, mais avec moins d'espièglerie – plus âgé, il est vrai – il reste fidèle à la manière d'écrire qui lui a été bénéfique et dans laquelle il est souvent talentueux : une suite de courts textes, écrits parfois avec une certaine nonchalance, parfois avec humour, parfois très sérieusement, souvent conclus par une pointe ou un appel à la réflexion du lecteur.

Il aurait été amené à ce genre d'écriture par Louis Sébastien Mercier lors de leurs rencontres près de Neuchâtel, alors que ce dernier venait de publier les deux premiers volumes de son *Tableau de Paris* chez Samuel Fauche, mais son essai de Berlin paraît bien avoir été déjà constitué d'une collection de réflexions²³. Mercier rédige de courts textes (mais plus longs que Langle) et ces textes, qui tous portent

²¹ Par le Chevalier de Langle. In : *Allgemeines Verzeichnis derer Bücher welche in der Frankfurter und Leipziger Ostermesse des 1779 Jahres*, p. 700. Dans son *Voyage en Prusse*, il affirme que la pièce n'est point de Lessing mais de Madame Karsch, une poétesse qu'il apprécie : « Mad. Karssh (sic), qui a fait des vers charmans, qui a traduit en vers la boucle de cheveux enlevée ; et est l'auteur d'Emilia Galotti, faussement attribuée à Lessing, envoie une épître à Frédéric qui, sans la lire, la lui renvoie et lui fait remettre trois ducats. » Si Sébastien Jérôme de Langle est l'auteur de cette traduction, il s'est sans doute servi du texte de cette personne. Anne Luise Durbach dite Karschin (1722-1791) était un de ces poètes venus du peuple. Amie de Gleim, soutenue par Mendelssohn ou Ramler, elle eut autour des années 1770 une véritable popularité.

²² Il aurait cédé ces vieux papiers à Fréchet qui aurait vu qu'il y avait quelque chose à en tirer : « J'avais vingt ans quand j'ai fait ces notes ; je les croyais perdues, par hazard je les ai retrouvées. Après avoir pris la peine de les parcourir, M. Fréchet a bien voulu y mettre quelque prix : sans les retoucher et même sans les lire ; je lui ai dit : les voilà ». Un exemple parfait du style du marquis et de son défaitisme pessimiste teinté de dédain avec cette ironie sur ce « quelque prix » polysémique !

²³ Léon Béclard, *Sébastien Mercier: sa vie, son œuvre, son temps, d'après des documents inédits*, Paris, 1903, p. 643.

un titre, se suivent dans un ordre en apparence assez aléatoire, mais en apparence seulement. Rivarol qualifia le *Tableau de Paris* d'« Ouvrage pensé dans la rue, et écrit sur la borne. », ajoutant encore que « L'auteur a peint la cave et le grenier, en sautant le salon. » On retrouve une manière assez semblable dans le *Voyage de Figaro*, le *Tableau pittoresque de la Suisse* ou ce *Voyage en Prusse*. Si l'influence de Mercier est certaine, il est un autre auteur qui a marqué le marquis : Laurence Sterne, dont il a connu le *Voyage Sentimental*. Les pérégrinations de Yorick, ses réflexions, son humour parfois ont marqué le marquis. D'ailleurs le traducteur anglais de son *Voyage de Figaro*, le donnera sous le titre de *A sentimental journey through Spain*²⁴.

Dans ce *Voyage en Prusse*, en dépit d'un désordre voulu et de coq-à-l'âne surprenants mais parfaitement médités, sans être aussi bavard que Sterne ou investigateur que Mercier, il se fait à la fois historien, sociologue, et moraliste, avec brio, dans des textes toujours parfaitement agencés : le plus souvent une observation, une anecdote et rapidement, en contrepoint, une chute, une morale explicite ou implicite. Il privilégie la juxtaposition de propositions indépendantes et son style y gagne en fluidité, en rapidité, en alacrité.

Historien, car la figure du roi et sa politique sont centrales ; sociologue, car il montre un certain nombre d'aspects de la vie à Berlin et en Prusse, n'omettant aucune classe sociale, aucune caste ; moraliste parce que toutes ces observations donnent matière à réflexion sur l'homme tel qu'il est et le monde comme il va. Bien entendu, quelques-unes de ces remarques sont connues depuis longtemps lorsqu'il publie son livre, mais contrairement à ce que ses biographes ont affirmé, le marquis, ne serait-ce que par sa façon de voir et de raconter, est profondément original. Il reste fidèle à sa technique habituelle : mêler des événements vus, vécus à des lectures, complétées de probables notes originales, à des souvenirs plus ou moins précis, voire inventés ou magnifiés. Il n'est pas un voyageur comme on le souhaitera au XIX^e siècle : un peu géographe, un peu statisticien, exact dans ses tableaux. Il a toujours été et restera toujours un impressionniste littéraire.

Ainsi, il affirme avoir vingt ans lors de son premier séjour à Berlin. En réalité, il en a 25 ou 26, mais il préfère les chiffres ronds, ce qui d'ailleurs ne change rien fondamentalement à son propos sinon qu'il souhaite, à l'adresse de son lecteur, y ajouter une impression de spontanéité naïve. Il déteste aussi vérifier, corriger. Les noms allemands sont souvent inexactement orthographiés, ce qui ne devait pas choquer ses lecteurs français, mais même lorsqu'il évoque des personnalités françaises, il se contente de l'à-peu-près : au lecteur de rétablir l'orthographe s'il y tient. Ainsi, il rencontre le malheureux ami du plus malheureux encore chevalier de La Barre et l'appelle M. de Talonge au lieu d'Étallonde, un genre de faute que les critiques collet monté lui reprocheront sans comprendre que ce laisser-aller est constitutif de son écriture...

Il aurait été présenté au roi par M. de Catt, dont il avait fait la connaissance, en 1775, comme le veut le protocole réduit au minimum :

« Aussitôt mon arrivée, j'ai écrit au roi. Dès le lendemain et de fort bonne heure, un fourrier de la cour m'a apporté sa réponse ; il m'écrivait qu'il me recevrait avec grand plaisir. Cette première audience a été courte ; il m'a demandé de quelle province j'étais : il m'a dit que Berlin ne m'offrirait pas les mêmes agréments que Paris ; il s'est informé avec intérêt des nouvelles de mon père, qui, fait prisonnier à la bataille de Rosback, est resté deux ans à Berlin. Le roi parle très-bas, peu distinctement ; il est quelquefois difficile de l'entendre. Il a plusieurs tics ; son tic le plus habituel, est de ronger perpétuellement ses ongles. Cette remarque, toute puérole qu'elle paraît, n'est point indigne d'être faite, si l'on en juge par les portraits que les anciens ont laissés des empereurs. Ils nous apprennent que l'un affectait d'avoir la tête penchée, que l'autre trouvait du plaisir à montrer ses dents. Voltaire observe que Charles XII ne répondait souvent que par un rire niais dont il avait contracté l'habitude. [...] »

²⁴ Pour plus de précisions, on se reportera à F. Labbé, *Le Marquis de Langle*, op. cit.

Le marquis de Langle nous brosse un portrait particulièrement négatif du souverain, insistant sur ses défauts, sa médiocrité, mais ne taisant pas totalement ses qualités. Il cherche avant tout à réagir contre les excès « hagiographiques » des écrivains et historiens qui l'ont précédé. Ainsi, on a beaucoup glosé sur la bonhomie de Frédéric en opposition à la férocité de son père, ce à quoi il répond par exemple avec son ironie coutumière :

« Quelle bonhomie ! Plus d'un million d'hommes restés sur le champ de bataille, Dresde livrée au pillage, la garnison de Neiss passée au fil de l'épée, soixante à quatre-vingts officiers pendus en effigie ; les forteresses de Custrin, de Spandau, pleines de prisonniers d'Etat ; et la cage du courrier hollandais, et les chaînes du baron de Trenck, et vingt traits encore, qui ne sont point écrits, qu'on cite seulement, mais qu'un jour apprendra l'univers. » [...] ²⁵

Il fournit quantité d'anecdotes sur la cruauté ou plutôt l'insensibilité du roi, comme lorsqu'il fait fusiller une jeune sentinelle coupable d'avoir écrit à sa mère à la lueur de chandelles alors que toute lumière était interdite ²⁶...

Ou encore : il se gausse de Voltaire chantant le Salomon du Nord ; lui ne parle plus volontiers que d'un despote misanthrope et ce despotisme va si loin que, par une sorte de retournement dialectique, « on est très libre de dire ou d'écrire ce qu'on veut à Berlin » tant est grand le mépris de ce roi pour les individus ²⁷ !

Enfin, et c'est assez pénétrant, il voit dans la politique de l'État prussien une menace future pour l'Europe, car déjà « La Prusse ne suffit pas à l'ambition de Frédéric » ²⁸ !

Sur le plan plus strictement humain, il considère ce roi sans prestance ni maison – d'une « sordide avarice » ²⁹ – comme un homme sans culture véritable qui ne fait rien pour l'étiquette – ce qui pourrait être positif – mais cette attitude, poussée à un tel point traduit, selon lui, une âme grossière qu'illustrent par exemple ses rapports peu raffinés à la nourriture :

« Frédéric a la réputation d'être un des plus grands mangeurs de son royaume. Après avoir copieusement déjeuné, à midi précis il se met à table. Depuis qu'il règne, midi est l'heure de son dîner. Dans les plus petites choses, il ne change jamais ses habitudes. J'ai entendu raconter à ce Sujet des anecdotes minutieuses. Douze plats composent son dîner ; il mange de tout. Son mets favori, c'est la polenta, composée de farine, de fromage de Parmesan, de jus d'ail. On fait frire le tout dans du beurre ; on y mêle une grande quantité d'épices ; le roi aime singulièrement les fruits, il en mange matin et soir, et à toute heure. Le melon d'Afrique est le fruit qu'il préfère. [...] » ³⁰.

Le dédain pour la littérature allemande et des artistes allemands affiché par le souverain irait dans le même sens : il ne tolérerait que Gottsched, (alors que celui-ci ne serait selon lui qu'un pédant) et feint d'ignorer des auteurs comme Gellert, Weisse, Mendelssohn, Jacobi, Wieland ou Lessing ³¹.

Dans le même registre, le roi boude les académiciens, surtout s'ils sont allemands.

Langle, par contre, apprécie la littérature allemande et les beaux-arts du pays. Il rend un hommage particulier au philosophe Mendelssohn : « Un homme jetté par la nature au sein d'une horde avilie, né

²⁵ *Mon voyage...*, p. 215.

²⁶ *Mon voyage...*, p. 16-17.

²⁷ *Mon voyage...*, p. 14. Le critique de la *Revue philosophique littéraire et politique* (1^{er} trimestre, 1807, p. 18 et suivantes) ne comprendra pas ce paradoxe d'un despote laissant en apparence parfois dire et faire, la plus haute forme du mépris, et apportera de l'eau au moulin de tous ceux qui n'ont jamais su (voulu) vraiment lire le marquis et imputent un esprit incohérent à cet auteur qui se situe en dehors des sentiers battus par les intellectuels rangés !

²⁸ *Mon voyage...*, p. 18.

²⁹ *Mon voyage...*, p. 23.

³⁰ *Mon voyage...*, p. 97.

³¹ *Mon voyage...*, p. 122.

sans aucune espèce de fortune, avec un tempérament faible, enchaîné dans une profession presque mécanique, très-souvent malade, s'est élevé au rang des premiers écrivains de l'Allemagne, et les Allemands lui ont donné le titre de Platon moderne. Cet homme est Juif, il s'appelle Mendelsohn (sic) ; il habite Berlin ; je voudrais appeler sur lui l'attention générale ; je voudrais que Mendelsohn fût connu ; je voudrais que cet homme, plus remarquable encore par ses vertus que par ses talents, puisse anéantir ce préjugé si souverainement injuste, que tous les Juifs sont incapables d'être jamais ni moralement estimables, ni politiquement utiles »³².

En revanche, il n'apprécie guère Nicolai et éprouve une véritable aversion pour Kant : « Le lendemain de mon arrivée, en entrant chez le libraire Wieveg (sic), un opuscule de Kant est le premier livre qui me soit tombé sous la main. J'ai oublié le titre ; je l'ai acheté, je l'ai lu et n'y ai rien compris. Si Œdipe avait été condamné à deviner le sens d'un livre si obscur, si indéchiffrable, il y a apparence qu'il ne serait jamais monté sur le trône de Thèbes. Et Kant pourtant a la superbe de croire le monde entier rempli de son nom ; et Kant a l'orgueilleuse prétention de vouloir faire secte ; et Kant écrit, écrit ; Kant, enfin, va ici, va là et parcourt tous les coins, les recoins du hameau qu'il habite, pour trouver des prosélytes »³³.

Pas plus que Laveaux, il n'apprécie le pasteur Formey qui ne serait qu'« un compilateur ».

Sur les auteurs français qui ont fréquenté Frédéric : Diderot, Voltaire, D'Argens, il écrit encore qu'« ils étaient très-vains de la faveur du roi, et pourquoi ? Frédéric traitait les gens de lettres qu'il appelait à sa cour pour l'amuser et pour l'instruire, comme Denis le Tyran faisait des bouteilles de bon vin ; tant qu'il y avait de la liqueur, il s'en servait, n'y avait-il plus rien, il les cassait. Aussitôt que Voltaire a cessé de l'amuser, il lui a permis de retourner à Ferney ; c'est lui qui conseilla à d'Argens d'aller en Provence, sûr qu'il n'en reviendrait pas. Au bout d'un an, il congédia Diderot »³⁴.

Il multiplie par contre les exemples des bévues royales : Bayle serait seul resté son auteur préféré, alors que, selon lui, Bayle écrivait mal ! Mendelssohn, qu'il révère, en dépit de sa célébrité et de ses ouvrages universellement reconnus, ne sera jamais reçu par le roi, celui-ci se contentant par exemple de répondre avec condescendance à ceux qui le pressent en ce sens : « Nous verrons »³⁵.

Lorsqu'une poétesse populaire admirée de tous et qu'il juge personnellement intéressante s'adresse à Frédéric, celui-ci ne sait que lui marquer son dédain :

« Mad. Karssh (sic), qui a fait dès vers charmans, qui a traduit en vers la boucle de cheveux enlevée ; et est l'auteur & Emilia Galotti, faussement attribuée à Lessing, envoie une épître à Frédéric qui, sans la lire, la lui renvoie et lui fait remettre trois ducats »³⁶...

Les plus grands savants seraient tout autant méprisés par ce despote : il plaint le sort qui leur est fait et s'apitoie sur celui du Mulhousien Lambert dont il a vu le taudis³⁷.

Il met d'ailleurs en question le commerce des écrivains avec les grands, soulignant peut-être ainsi, sa propre indépendance. À propos de Corneille écrivant au roi de France, il note avec dépit - mais c'est aussi un avertissement : « [...] ce n'est plus Corneille, le grand Corneille ; c'est un écrivain, homme et reptile tout ensemble ; un courtisan qui flatte son maître ; un malheureux qui demande l'aumône »³⁸.

En dehors de la littérature et des sciences, selon le marquis, Frédéric n'a jamais su s'attacher les bons artistes allemands (peintres, sculpteurs, musiciens) qui sont venus à Berlin. Déçus par l'avarice et le mépris du roi, les moins mauvais seraient presque tous repartis. La raison de cette attitude :

³² *Mon voyage...*, p. 71.

³³ *Mon voyage...*, p. 84-85.

³⁴ *Mon voyage...*, p. 125-126.

³⁵ *Mon voyage...*, p. 106.

³⁶ *Mon voyage...*, p. 115.

³⁷ *Mon voyage...*, p. 19.

³⁸ *Mon voyage...*, p. 88 et 91.

« Il ne croit pas possible qu'un Allemand puisse être un bon peintre, un bon musicien, un bon poète. Quand Madame Mara vint à Berlin, le comté de Schaffgotoch (sic), alors directeur général des spectacles, lui demanda la permission de la lui présenter : Non, dit Frédéric, en haussant les épaules, c'est une Allemande. Un de ses courtisans lui montre un paysage ; Frédéric le trouve charmant, veut l'acheter, y met un prix assez considérable, cherche des yeux la place où il pourra le mettre ; mais aussitôt qu'il apprend que le peintre était de Königsberg, il tourne le dos, il n'en veut plus, et ordonne de l'emporter [...] »³⁹.

Il a d'ailleurs une explication intéressante de ce mépris universel du roi, surtout à l'époque de la parution du livre, alors que l'Empire de Napoléon approche de son apogée :

« À genoux. Pourquoi le roi méprise-t-il les Allemands, en général ? parce qu'ils tremblent devant lui, parce qu'ils feignent de l'aimer, parce que pour ainsi dire, ils ouvrent une bouche énorme pour crier vive le roi ; parce qu'ils se prosterneront volontiers chaque fois qu'ils prononcent le mot Frédéric. Ce prince a trop d'esprit, connaît trop les hommes pour ne pas savoir le cas qu'il doit faire de pareilles démonstrations : il ne se dissimule point que ses sujets le haïssent et, parce qu'ils sont flatteurs, toujours à genoux, il les méprise »⁴⁰.

Ce genre de réflexion n'a pu passer inaperçu et explique sans doute le silence sur ce livre.

Le marquis s'est bien entendu penché sur les œuvres de Frédéric. Son avis est aussi tranché que dans ses notices du *Paris littéraire* : il serait un très médiocre poète, mais en revanche un bon prosateur :

« Que n'écrit-il en prose. Les vers de Frédéric sont tous au-dessous du médiocre, mais sa prose pourrait honorer le meilleur écrivain français. Les mémoires sur le Brandebourg sont déjà placés au rang des meilleurs mémoires qu'on a publiés dans ce siècle ; son Anti-Machiavel est un chef-d'œuvre de raisonnement, de style ; et c'est un roi, c'est un étranger qui a publié cet ouvrage. Ses lettres à d'Alembert, à Voltaire, à d'Argens, sont pleines d'esprit, de gaîté et de bonnes plaisanteries. »⁴¹

Par ailleurs, le roi lirait mal et estropierait l'italien ; il ne connaît ni l'anglais ni le latin et serait incapable de lire les Anciens dans le texte. L'auteur voit aussi en lui un musicien médiocre, cependant, il s'oppose à ceux qui considèrent qu'un roi devrait se garder des futilités de la musique :

« On blâme assez généralement la passion effrénée que Frédéric a pour la musique, et pourquoi ! L'antiquité compte une foule de grands hommes qui cultivaient les beaux-arts. Socrate était cité pour le premier danseur de toute la Grèce ; Xénophon excellait dans la peinture ; Epaminondas touchait de la lyre et jouait de la flûte. Veut-on des exemples plus récents ? Fénelon était passionné pour la danse ; non seulement il permettait qu'on dansât dans son diocèse ; mais quand il habitait Cambrai, tous les dimanches on dansait dans son palais, et c'était lui qui ouvrait le bal. »⁴²

S'il reconnaît son goût pour l'opéra (Frédéric admirait Quinault dans sa jeunesse), il regrette que le souverain n'ait jamais vraiment beaucoup aimé l'art dramatique.

Ce qui ne l'empêche pas de reconnaître plus loin : « Le roi se plaît singulièrement à raconter ; il narre d'une manière agréable ; il peint les personnes dont il parle, on est témoin de ce qu'il raconte »⁴³.

Le caractère même du roi serait essentiellement méchant. Pour le marquis, qui par ailleurs admire le prince Henri, frère du roi, c'est une marque de famille :

³⁹ *Mon voyage...*, p. 115.

⁴⁰ *Mon voyage...*, p. 187.

⁴¹ *Mon voyage...*, p. 186.

⁴² *Mon voyage...*, p. 101.

⁴³ *Mon voyage...*, p. 131.

« Esprit caustique et méchant, ses plaisanteries sont mordantes, il faut les souffrir sans ouvrir la bouche ; malheur à celui qui se fâche, il est congédié, et Frédéric cesse de le voir. Le prince Henri, la princesse Amélie et le prince Frédéric, ont le même goût pour les épigrammes ; ils n'épargnent personne. Rire aux dépens de tout le monde ; pousser ce penchant jusqu'à l'insulte ; c'est, si je puis le dire, l'esprit honteux de toute la famille »⁴⁴.

Il consent tout de même à plus de réserve en ce qui concerne le prince Henri :

« Parcourez toutes les cours de l'Europe, vous ne trouverez pas un prince plus aimable que le prince Henri. Gaîté, douceur, modestie, saillies, ce prince a tout. Il fait des vers fort agréables ; il m'a permis de transcrire plusieurs de ses chansons ; à mon retour en France, j'en régalerai mes amis, et sûrement ils m'en remercieront. Pêche, chasse, comédies, concerts, sont les agréments réunis qu'on trouve à Rheinsberg, ville à vingt lieues de Berlin, résidence habituelle du prince pendant la belle saison. Il faut le voir dans les rues, parlant à tout le monde, souriant à tout le monde, et caressant tous les enfans. Il est universellement aimé à Rheinsberg, à Berlin ; c'est peut-être le seul prince de la maison de Brandebourg qui ait su réunir l'affection et l'admiration générales, sentimens difficiles à obtenir d'un peuple apathique, froid et peu susceptible des déceptions de l'enthousiasme, et même d'un attachement profondément senti »⁴⁵.

La malignité du roi, son mépris des hommes se liraient même dans l'architecture de la ville qu'il construit :

« La place des gendarmes offre une singularité remarquable ; c'est une caricature toute neuve, et peut-être unique dans le monde, que Frédéric a conçue sans doute dans un moment de gaîté. Au centre de cette place immense, il fait construire, à gauche, un temple luthérien ; à droite, une église catholique, et dans le centre, une salle de spectacle. Les murs de ces édifices se touchent : une ruelle très-étroite les sépare, et souvent l'office divin est interrompu par le bruit de l'orchestre et le chant des acteurs »⁴⁶.

Le marquis s'oppose enfin au cliché partout répandu sur la religion du roi, mais c'est pour mieux en souligner la cruauté :

« C'est une calomnie ; non, il n'est pas vrai que Frédéric soit athée. Il mande souvent le pasteur Spalding ; il lui propose des difficultés théologiques à résoudre. Il paraît vouloir être convaincu, sinon de la certitude de cette vie éternelle dont on parle tant, au moins de sa possibilité. Nul doute qu'il ne croie à la puissance du ciel. Après avoir dévasté les villages circonvoisins et les faubourgs de Dresde, il s'arrête dans une auberge ; là, se prosternant, il dit à haute voix (tous les officiers de sa suite l'ont entendu) : Souverain moteur des destinées, permets que demain je sois le maître à Dresde ; son invocation fut exaucée, il entre dans la ville, s'empare de tout, y commet, y encourage des atrocités. Lisez, dans les Trois frères Thébains, tragédie d'Eschyle, la description des malheurs qu'éprouve une ville conquise ; vous aurez une faible idée des horreurs commises en Saxe par les soldats prussiens »⁴⁷.

Malgré ce portrait charge, l'auteur du *Voyage en Prusse* sait reconnaître au souverain prussien des vertus : travailleur, stratège, courageux, certes, mais aussi, à côté de sa rudesse envers les adultes, une certaine gentillesse avec les enfans et une simplicité dans son rapport avec ses sujets les plus humbles. Son avarice serait généralement sordide mais « [...] il a des momens de générosité ; alors il donne et donne beaucoup ; [...] »⁴⁸.

⁴⁴ *Mon voyage...*, p. 119.

⁴⁵ *Mon voyage...*, p. 65.

⁴⁶ *Mon voyage...*, p. 56-57.

⁴⁷ *Mon voyage...*, p. 50.

⁴⁸ *Mon voyage...*, p. 191.

À plusieurs reprises, il se prononce aussi positivement vis-à-vis de son hygiène de vie (se lever tôt, prendre de l'exercice, vivre comme un « philosophe péripatéticien »), de ces moments où « Quelquefois, il est bon » comme quand il règle les dettes d'un pauvre pasteur de Silésie..., en bref : « Quand aucune pensée importune n'occupe le roi ; quand les personnes lui plaisent, son sourire et l'accent de sa voix sont extrêmement agréables », la fonction étant sans doute à la source des défauts⁴⁹

Le sociologue, pour sa part, dresse un tableau assez surprenant de Berlin. Il admire cette ville qui, partie de rien et assez tard (XIIe siècle), devient une capitale avec des bâtiments prestigieux même si certains, comme le château, lui paraissent détestables. Il apprécie cette ville moderne :

« Les rues de Berlin sont, en général, et plus longues et plus larges que nos plus belles rues de Paris. Presque toutes sont plantées de tilleuls, d'acacias, ornées de fontaines, et dans le milieu coule un ruisseau. À toute heure, en été, on jouit de l'ombre, on entend le frémissement des feuilles, le ramage des oiseaux, on croit se promener dans les bois »⁵⁰.

Et il en conclut :

« Plus je vis d'étrangers, plus j'aimai ma patrie. Cette observation, très-juste en général, est moins vraie à Berlin qu'ailleurs ».

Le jeune homme sensible qu'il est (il le répète dans chacun de ses ouvrages) est aussi frappé par le grand nombre de « belles femmes » que l'on y rencontre et par les fêtes données à l'occasion du carnaval :

« À cette époque de plaisirs et de joie, pendant six semaines que dure le carnaval, Berlin peut rivaliser avec Venise par la variété, le nombre des masques, les parties de toutes espèces, et les nombreuses aventures que favorise le domino. Quatre fois par semaine Redoute dans la salle de l'opéra ; le bal dure toute la nuit ; quelquefois même, la veille et le lendemain se confondent : déjà il est grand jour, les boutiques sont ouvertes les cris des marchands, le bruit des marteaux font retentir les airs, la Redoute est encore pleine de danseurs, de joueurs ; et souvent à midi on joue, on danse encore, Aussi long – temps que le carnaval dure, les Musicos de Heil, de Posen, sont ouverts toute la nuit, et ne désemplissent pas. Voyageurs, allez une fois, mais une fois seulement chez Posen et chez Heil ; ces maisons sont curieuses à voir. Salon très-vaste et parfaitement décoré, où l'on danse ; une salle à manger de cent couverts, des cabinets particuliers, café, billard, un joli jardin, et de jolies filles »⁵¹.

D'autres fêtes encore le ravissent à l'occasion des grands défilés de l'armée. Il a l'impression que les Berlinoises d'ailleurs mènent une vie plus tranquille que les Parisiens :

« Aussi, pendant l'été, les artisans quittent leur ouvrage de bonne heure, les marchands ferment leurs boutiques bien avant la nuit ; tout le monde va se promener ; le parc est plein, les guinguettes aussi ; on dirait qu'à Berlin, il y a trois ou quatre dimanches par semaine »⁵².

Il insiste avec beaucoup de sensualité en plusieurs endroits sur cet aspect peu connu de Berlin : une ville de plaisirs :

« Durant la belle saison, ces parties sont fort à la mode, on soupe chez le restaurateur Corsica ; on est assez communément douze : six hommes, six femmes. On se promène après souper sur les bords de la Sprée, on rentre pour danser ; souvent ce sont des anglaises, plus souvent encore des walses. Le vin, les liqueurs ont échauffé les têtes ; l'exaltation des sens tient du délire. Que d'extrémités, combien de baisers

⁴⁹ Ce portrait du despote est intéressant en 1807, alors que Napoléon est quasiment au sommet de sa gloire et de sa puissance. On peut aussi comprendre pourquoi un tel livre – ambigu - ne devait avoir que peu d'écho et ne plus être réimprimé après la mort de son auteur.

⁵⁰ *Mon voyage...*, p. 27-28.

⁵¹ *Mon voyage...*, p. 138.

⁵² *Mon voyage...*, p. 44.

sur les yeux, sur la bouche, partout ! Le bal finit, les lumières disparaissent ; des cabinets particuliers, quelques instans de silence, quelques cris étouffés, des soupirs »⁵³.

Il est vrai qu'avec ses 24 000 militaires, la multiplicité de lieux de rencontre et des prostituées s'imposent, nous dit-il. Ils sont de toutes les catégories, des plus huppés : « La chaussée des saules, Weiden-Damm, est une promenade charmante, sur les bords de la Sprée ; on y trouve une foule de pavillons, de jardins, de restaurateurs, de glaciers. Cette chaussée est célèbre par ses intrigues, par des rendez-vous, c'est là que... Mais chut... Malheur, disait Horace à l'indiscret qui ose révéler les mystères de Cérès ! », jusqu'à des endroits moins bien fréquentés où se vendent quantité de femmes, vers la place des gendarmes, loin du temple de Cérès :

« [...] Rivale du jardin d'amour, c'est sur la place des gendarmes et dans les rues adjacentes, que se rendent ces filles publiques que, dans la hiérarchie des catins, nous distinguons à Paris sous le nom trivial et vitupérant de Vulgivagues. Elles n'attendent pas la nuit. Hier le soleil n'était pas encore couché, que j'en comptai jusqu'à cent ; je me lassai de les compter ; ces misérables se réunissent ensemble, forment des groupes de quatre à cinq, se précipitent sur les passans, et les entraînent avec violence. Jamais, dans aucun tems, jamais nulle part, la dépravation des mœurs ne s'est présentée sous des formes aussi hideuses. À Paris, à Venise, à Naples même, dans cette ville de luxe, le libertinage se cache, attend les ténèbres, conserve au moins une première peau ; à Berlin, c'est l'écorché ! »⁵⁴

Toutefois, dans un article assez long intitulé *Mœurs*, il refuse l'opinion commune selon laquelle Berlin serait plus immorale qu'une autre grande ville. Au contraire, il considère que la population qui compte dans la ville est très respectueuse des bonnes mœurs et que « Ce n'est donc, je le répète, que les femmes et les demoiselles de la cour, qui donnent l'exemple scandaleux de ces mœurs dépravées, qu'Horace reprochait aux dames romaines qui existaient de son tems. »

Ces fêtes, ces cafés, ces promenades n'empêchent pas le voyageur, à plusieurs reprises, d'insister sur la misère qui règne dans les faubourgs et les campagnes, sur ces pasteurs de la ville qui vivent bien tandis que leurs confrères de la campagne sont contraints à toutes sortes de travaux pour survivre... Une exception par rapport à la France où le pain est cher : « Le pain noir coûte deux liards la livre ». Grâce à ce prix modique, grâce à la sollicitude du gouvernement, il existe 5 sortes de pain ce qui permet à tous de se nourrir selon sa fortune ou infortune ! « [...] jamais on n'a entendu prononcer à Berlin ces mots affreux : Il n'y a pas de pain »⁵⁵.

Bien entendu, l'ancien militaire admire les revues, le nouveau rôle attribué à la cavalerie (plus libre), à un entraînement qui n'est pas tourné comme en France vers les seules parades. « Ce n'est qu'en Prusse que les cavaliers et les officiers ont cette habitude, cette hardiesse à manier leurs chevaux, qui, en paraissant les confondre, rappelle l'idée des centaures⁵⁶. » Pourtant, il est assez sévère vis-à-vis des officiers supérieurs souvent ignares, quoique certains comme Bülow, Brunswick ou le prince Henri sont, à ses yeux, remarquables.

Il est frappé par le bon travail des fonctionnaires, comparé à ce qui se fait en France et il en trouve la raison : ils sont surveillés, notés et compteraient moins d'incapables et de profiteurs dans leurs rangs.

Sur le plan des richesses, il est assez sensible à la relative égalité des fortunes :

« On ne connaît point en Prusse de grands propriétaires ; toutes les fortunes sont bornées. Les traitemens des ministres et des premiers magistrats sont réglés avec la plus stricte économie ; de là cette nécessité impérieuse où se trouvent les habitans de Berlin, de lutter contre le penchant qu'ils pourraient avoir pour

⁵³ *Mon voyage...*, p. 116.

⁵⁴ *Mon voyage...*, p. 57-58.

⁵⁵ *Mon voyage...*, p. 199.

⁵⁶ *Mon voyage...*, p. 78-79.

le luxe. Peu d'équipages, peu de valets, peu d'hôtels : Une table frugale, et la parure de leurs femmes élégante, mais simple ; des étoffes, peu coûteuses et rarement des pierreries »⁵⁷.

Derrière les anecdotes, derrière l'exposé des « choses vues », se profile constamment le regard du moraliste. Il n'aime ni la vénalité ni la cupidité : « À Berlin comme par-tout, cupidité, cupidité, encore une fois cupidité ». Mais, l'État prussien, plus que tout autre État, est marqué par ce travers : « Le monopole du gouvernement prussien s'étend sur tout, sur le vin, le café, le tabac, le bois, les œufs de Saxe, les souricières, les filles. L'impôt sur les filles rapporte des sommes énormes ; aussi Frédéric s'est-il déclaré hautement le champion des musicos et autres maisons publiques ; il rejette toutes les plaintes qu'on peut former contre elles »⁵⁸.

Dans la même optique, il condamne la loterie que le gouvernement a particulièrement développée :

« Il est vrai, comme l'observe Rousseau, que la loterie soit un impôt déguisé, quel horrible impôt que celui qui pèse sur la classe la plus indigente du peuple ! Oui, c'est le pauvre surtout qui met à la loterie, parce qu'il n'a rien, parce qu'il espère, et qu'il regarde un terne, un quarterne comme un héritage certain, qu'il peut attendre long-tems, mais qui ne peut pas lui manquer. Mille voix se sont élevées contre les loteries, et toute l'Europe est pleine de loteries. Cette institution révoltante, que la Prusse ne connaissait pas avant l'avènement de Frédéric au trône, est une tache à son règne. Excepté parmi les soldats, le suicide était très-rare à Berlin ; on a remarqué depuis quelques années qu'il devenait plus commun ; on en accuse l'établissement des loteries. On remarque encore que la veille du tirage, les boulangers cuisent moins. On remarque aussi que le jour du tirage, les laitières remportent une grande partie de leur lait »⁵⁹.

L'hypocrisie et les préjugés le révulsent, surtout quand ils sont utilisés pour gouverner, c'est-à-dire pour manipuler les hommes :

« Frédéric doit savoir mieux qu'un autre à quoi s'en tenir sur les prérogatives de la noblesse ; il doit savoir que le hasard, et le hasard seul, préside à la naissance, et que tel homme qui naît dans les flancs de la femme d'un pâtre, pouvait naître dans les flancs de la sienne. Néanmoins, par des raisons purement politiques sans doute, raisons dont il ne rend compte à personne, il faut être noble pour être reçu officier dans ses troupes, excepté dans l'artillerie et le génie. Lorsqu'aux revues, il voit des officiers qu'il ne connaît pas, il leur demande leur nom ; et quand ils ne sont pas nobles ou qu'il n'a pas entendu parler de leur famille, il leur donne un léger coup de canne sur l'épaule, et les renvoie de leur corps. » Il ajoute un peu plus loin : « Cette faveur exclusive pour la noblesse est d'autant plus extraordinaire, que la maison de Hohenzollern, tige de la maison de Brandebourg, était roturière »⁶⁰.

Comme de nombreux voyageurs, il est très critique vis-à-vis des Français et Françaises qui exercent le métier de maître de langue et exprime son aigreur dans un paragraphe intitulé Le fouet et la marque :

« Presque toutes les dames de Berlin ont la funeste manie de confier à des gouvernantes françaises l'éducation de leurs filles. De ce choix résulte nécessairement la corruption des mœurs ; Ce ne sont guère, en effet, des demoiselles françaises bien élevées qui, dans leur patrie, tiennent à quelque chose et jouissent d'une sorte de bien-être, qui vont chercher fortune ailleurs. Très souvent elles abandonnent leur sol natal pour fuir la honte ou l'impunité. La gouvernante de Madame de S**** est morte il y a quelque tems ; on s'aperçut en l'ensevelissant qu'elle avait été fouettée et marquée »⁶¹.

⁵⁷ *Mon voyage...*, p. 155.

⁵⁸ *Mon voyage...*, p. 158.

⁵⁹ *Mon voyage...*, p. 155.

⁶⁰ *Mon voyage...*, p. 159-160.

⁶¹ *Mon voyage...*, p. 157. Anecdote vraie ou fausse, elle met particulièrement en valeur la technique de la pointe qu'il affectionne. Sur la problématique des maîtres de langue : F. Labbé, *Jean Charles Laveaux (1749-1827)*, op. cit.

Cependant, le lecteur de Beccaria qu'il est s'émeut devant la dureté des peines infligées en Prusse et, quand il évoque les criminels, les prisons et les punitions, il a ce cri étonnant :

« Naîtrait-on scélérat ? Une suite de renseignements vrais et circonstanciés sur l'enfance des grands criminels, sur leurs premières habitudes, présenterait, sur cette grande question, des aperçus lumineux qu'il serait utile d'offrir à la méditation des philosophes et des magistrats »⁶².

Enfin, le marquis de Langle, dont on imagine la folle jeunesse, est désormais, vers la fin de sa vie, très conventionnel : s'il décrit avec une certaine complaisance les lieux de plaisir, par moments, il ne peut s'empêcher de les condamner, comme il condamne certains aspects d'un mode de vie à son avis trop permissif :

« Les cafés sont en très-grand nombre ; tout ce qu'on y sert est mauvais, chocolat, liqueurs, glaces, mais les habitans de Berlin, plus gourmands que friands, prennent tout, dévorent tout, avalent tout. Comme à Paris, les cafés de Berlin sont l'asyle des oisifs, des désœuvrés qui sortent de chez eux à huit heures du matin, et qui restent au café jusqu'à dix heures du soir »⁶³.

Plus loin, il se montre très sévère par rapport à l'abus de café et de boissons alcoolisées, au goût des Berlinoises pour les modes parisiennes, aux sommes énormes que dépensent les grands pour leurs fêtes, leurs anniversaires, sommes qui pourraient être utilisées plus à propos...

Parallèlement à ce regard du sociologue et du moraliste, l'auteur sait ménager des plages de poésie dans lesquelles il décrit la nature berlinoise, les moments de la journée, comme cette scène matinale (qui rappelle certes les matins des environs de Madrid décrits dans son *Voyage en Espagne*, mais tous les matins du monde se ressemblent pour ce grand marcheur matutinal) :

« Les environs de Berlin sont ravissans, mais c'est le matin qu'il faut les voir, c'est le matin qu'il faut aller se promener à Charlottenbourg, et sur le chemin de Potsdam ; c'est le matin que la nature est fraîche, toute belle, je n'oserai pas dire vierge. À dix heures, à onze heures, le bruit, le tapage des allans, des venans, les rayons du soleil, l'haleine des hommes, l'ont déjà décolorée ; déjà les fleurs sont inodores, le bel âge du jour s'est déjà évanoui. Les plaisirs de la vie sont en si petit nombre ! On s'en plaint, on en murmure, et nous ne les goûtons pas tous. L'aube d'un beau jour est si magnifique à voir ! Les parfums du matin si doux à respirer, et presque tous les jours le soleil paraît sur l'horizon, sans trouver personne de levé »⁶⁴.

Dans le *Voyage de Figaro* il écrivait en effet : « Comme les environs de Madrid sont beaux ! Je suis debout depuis quatre heures : déjà j'ai fait deux lieux dans les rues, aux promenades, hors des portes. Le matin, que la nature est belle [...] ».

Ces redondances ont fait qu'on a reproché au Marquis de reprendre les mêmes tableaux, en Espagne, en Suisse, en Prusse... En réalité, une lecture attentive montre que ce sont à chaque fois des variations sur une situation qui intéresse particulièrement l'auteur et qui peut très bien se répéter en différents lieux⁶⁵.

Ajoutons que le désordre artiste de ses ouvrages n'est qu'apparent. Ainsi, tenant compte de la fatigabilité de ses lecteurs, Fleuriot de Langle se garde de faire se suivre trop de tableaux se rapportant au même thème ou possédant la même tonalité. Parfois, il introduit ces « respirations » poétiques évoquant les choses simples de la vie, la nature, les fleurs, les oiseaux... Dans le *Voyage en Prusse*, par exemple, si l'on prend les 30 premières pages, les premiers tableaux s'agencent ainsi :

Géants (Soldats prussiens et revues), Frères blancs (Origine de la ville, histoire), Beaux sites (Berlin et la diversité des paysages d'entrée), Poteau patibulaire (Frédéric et la rigueur militaire) Titre usurpé

⁶² *Mon voyage...*, p. 29.

⁶³ *Mon voyage...*, p. 160.

⁶⁴ *Mon voyage...*, p. 182.

⁶⁵ Ce passage se retrouve, assez peu différent, encore dans le *Tableau pittoresque de la Suisse*, p. 11-12 (sur Bâle).

(Frédéric, un despote), Est-ce vrai ? Oui (Frédéric et une décision cruelle), Réjouissances (Fêtes pour le mariage de la princesse de Brunswick), Ambition (Frédéric, un danger pour l'Europe), Lambert (Misère de l'académicien Lambert - sous-entendu : dureté de Frédéric avec les savants qu'il fait venir), Le jeune vieillard (Frédéric prince taciturne), Le bruit du tambour (Potsdam, une immense caserne), Ni cris, ni gestes (Des prédicateurs protestants), Non, il est mort (Insensibilité de Frédéric face à la mort de son père), Soyez vrais (Voltaire courtisan à propos de Sans-Souci), Choix bizarre (Mauvaise situation de l'École des Cadets), Cupidité (Beauté du Tiergarten cependant ravagé par l'intendant qui tient à faire du bois), Ecriture illisible (Frédéric difficile à déchiffrer), Ramage des oiseaux (Beauté des rues de Berlin, peuplées d'oiseaux), L'Hyver (Rigueur des hivers berlinois). Naîtrait-on scélérat (Réflexion sur la responsabilité de nos actes), Estaminets (Du goût des Berlinoises pour une ivresse gaie et tranquille).

Si l'on affecte les articles traitant de Frédéric d'un F, ceux parlant de Berlin, la ville, d'un B, ceux évoquant l'armée d'un A, ceux ayant une connotation poétique d'un P, ceux évoquant une préoccupation morale ou philosophique d'un X on obtient ce schéma : A B P FFF B XF X BB FF P B X B qui fait ressortir les instants de *respiration* et ceux de *réflexion*. Ajoutons qu'une lecture attentive montre que chaque « tableau » est lié au précédent ou au suivant de façon subtile (similitude de situation, même thématique, deux (voire trois) aspects d'un même problème, un mot, une expression...).

Enfin, le *Voyage en Prusse* accorde quelque place, au fil des pages, à des confessions personnelles : sa nourrice de Rennes, mademoiselle Abilan (souvent citée dans d'autres œuvres), est sur le point de mourir, il pense à son père, recherche son ombre sur le « champ de Rosback », parle de ses maladies...

En bref, un livre intéressant et attachant, peut-être moins pétillant, moins pétulant que ses publications premières, davantage dans le ton de son *Voyage en Westphalie*, mais Figaro a vieilli et la Prusse n'est pas l'Espagne ! Somme toute, un livre important pour l'histoire littéraire par tous les personnages qu'il met en scène et par le ton parfois nostalgique que prend le narrateur et surtout par l'image *décalée* qu'il donne de la Prusse et de son roi.

Le 26 février 1807, J.-T. Verneur avait « exécuté » cette nouvelle œuvre du marquis dans un long article du *Moniteur*. Ce serait là un livre décousu, plein d'extravagance et de bigarrures. Le critique se moque de cette façon d'écrire 200 petits chapitres ayant des titres à son avis absurdes comme : « Est-ce vrai ? Oui ! », « Non, il n'est pas vrai ! », « Poupée », « Un plat de poisson », « On abat les maisons », etc. Il lui reproche enfin un style « guindé ou ridicule » et cite certaines expressions comme « on le sature d'humiliation », « déshonorer sa décrépitude », « le trépied de la poésie »... pour illustrer ce qu'il croit être le « mauvais » français de l'auteur ! En outre, celui-ci – crime de lèse-majesté antipatriotique ! - se montre fort irrespectueux des auteurs consacrés comme Corneille, Montesquieu, voire Rollin⁶⁶ !

Si le lecteur moderne peut en partie souscrire au fait que l'auteur a commis des erreurs dues à sa précipitation habituelle à sa conception artiste de l'écriture et à un manque de sérieux dans la vérification des exemples fournis, ces critiques paraissent être celles d'un homme totalement prisonnier des systèmes d'écritures de la France de son temps. En effet, Fleuriot de Langle ne fait que continuer sur sa lancée : il a créé une forme littéraire nouvelle faite de fragments entre l'aphorisme, l'observation « artiste » et la réflexion philosophique. Grand créateur de mots et d'expressions, il joue avec les règles de la syntaxe, les néologismes et ne s'astreint jamais à un plan précis. Mercier a publié son ouvrage sur les néologismes, le dictionnaire que l'Académie reconstituée a du mal à opposer au dictionnaire plus ouvert et novateur de Laveaux n'accorde au nouveau vocabulaire né de la Révolution qu'un supplément, se gardant de l'intégrer au corps même de l'ouvrage : l'heure du bonnet rouge au dictionnaire n'est pas encore venue et les précurseurs, tels le marquis de Langle, sont mal venus⁶⁷.

⁶⁶ Ce sera aussi un des points forts de la critique venimeuse de la *Revue philosophique* de 1807 (signée L...)

⁶⁷ *Le Télégraphe littéraire* (1806, p. 180) est au contraire élogieux, mais il s'agit d'un journal publié par son éditeur, Fréchet ! Voir aussi *L'ami de la Religion et du Roi*, qui donne crédit à tout ce que le marquis écorche. Mais le journaliste place le marquis dans le camp des esprits forts, athées et révolutionnaires (Kant, Raynal, Frédéric s'en prenant au clergé, sa philosophie, sa rudesse...). Traditionnellement, il relève toutes les fautes

Le journaliste du *Spectateur français au XIXe siècle* (7e année, 1810), M. Picot, dans un long article, est d'abord favorable à cette démythification du roi de Prusse et souligne tous les défauts recensés par Langle, mais il considère pourtant qu'il s'agit là d'un livre médiocre prenant simplement le contre-pied de l'ouvrage de Laveaux sur Frédéric II.

Or, un peu comme Montaigne, il procède par bond et par rebonds, ses courts articles sont autant d'essais, toutes qualités qu'en fin de XVIIIe siècle/ début du XIXe, le public ou plutôt les chiens de garde de l'orthodoxie classique ont du mal à accepter. Sébastien Jérôme de Langle (ou Delangle au XIXe siècle), plus qu'un imitateur doué de Sterne ou Mercier est l'annonceur du *Dictionnaire des Idées reçues* de Flaubert, voire, pour le XXe siècle, des *Papiers collés* de Georges Perros : même sens de la formule, même humour grinçant, même regard décapant, sans concession !

En Allemagne, quasiment pas d'écho pour ce *Voyage en Prusse*. Seul le *Journal des Luxus und der Moden* de Carl Bertuch le trouve très divertissant et, bien qu'affirmant qu'il reprend beaucoup d'anecdotes connues, la journaliste insiste sur le fait que certaines sont inédites et elle traduit quelques passages comme *Les frères blancs*, *Le Jeune vieillard*...